



L'ÉLEPHANT NOIR



«Il n'y aurait de paix véritable que si tout le monde était satisfait...
«Une guerre dont l'issue n'a été due qu'à l'inégalité
des puissances totales des adversaires, est une guerre suspendue.»

Paul Valéry (1871-1945) - Regards sur le monde actuel - Ed. Gallimard 1945.

Numéro 34
Septembre 2019

Directeur de la Publication
André Piaskowski
Directeur de la Rédaction
Claude Bouvinet
Conseiller Technique
Pierre-Yves Chaulien

CREDIT PHOTOS

P-Y. Chaulien
A. Piaskowski
Y. Guédon
J-P. Denay
J-P. Sandoz
P. Gavat
J-P. Berthoumieu
Comité National des Traditions
des Troupes de Marine
Patrimoine de l'Amicale CP
L'éléphant inconnu

SOMMAIRE

- 2-9. Histoire abrégée de la CPIMA
- 10-11. La nation, la colonisation et la solidarité mondiale
- 12-15. La découverte des Pygmées d'Afrique
- 16. Hommage à Jean-Claude Maret
- 17. Eloge funèbre de Luc Simon
- 18. Adieux à nos amis disparus



ADRESSE DE L'AMICALE

AMICALE DE LA CPIMA
68 avenue Lt Jacques Desplats
BP 60339
81108 CASTRES CEDEX
elephantsnoirs6@gmail.com
www.amicale-cp.com

AFRIQUE EQUATORIALE FRANÇAISE



1er octobre 1948 : Création à Brazzaville (Capitale Fédérale) du Groupe Colonial de Commandos Parachutistes d'Afrique Equatoriale ... Il y a, aujourd'hui, 70 ans !

L'«Eléphant Noir» de ce 34ème bulletin a l'honneur et le plaisir de vous rappeler quelques pages mémorables de notre belle histoire militaire et coloniale en Afrique noire.

A travers les récits des Pères Blancs et du grand savant Théodore Monod, nous avons retrouvé une très vieille histoire, méconnue, des Pygmées d'Afrique.

Nous avons cru utile, aussi, en citant quelques écrits d'historiens reconnus, concernant la Nation et la Colonisation, de vous communiquer leur constat de l'échec de la Décolonisation, dont l'une des conséquences regrettables aura été d'affaiblir durablement la Solidarité humaine et mondiale.

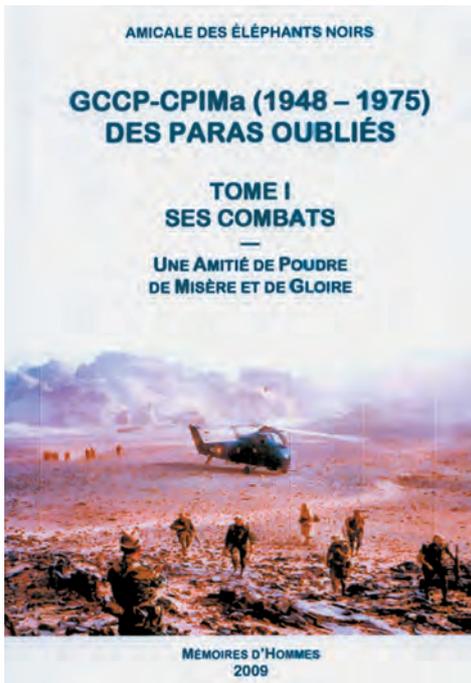
Enfin, depuis notre création officielle de l'Amicale, à Bayonne en 2000, et depuis deux décennies de publications, d'une trentaine de bulletins de liaison, nous avons proposé aux lecteurs un document récapitulatif destiné à rapporter une «Histoire abrégée de la CPIMA», dans laquelle nos 27 «Morts pour la France» et nos 56 blessés au combat ont été honorés, en rappelant les dures circonstances qu'ils ont vécues, notamment dans les multiples dangers de cette «Première guerre de la décolonisation du Tchad.»



HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA CPIMa - 1/8

Histoire abrégée des opérations de la CPIMa au Tchad 1969-1972

D'après un article initialement rédigé par Didier Philippi avec l'aide de l'Amicale des Eléphants Noirs, récemment publié dans la revue Militaria N° 404, en mai 2019, repris et augmenté pour le bulletin L'Eléphant Noir N°34.



Chaque décennie a ses unités emblématiques. Elles sont une source d'admiration et d'envie pour ceux qui rêvent de la grande aventure. L'élite des années 1970 fut une petite unité de parachutistes qui opéra en Afrique centrale : la CPIMa.

Voici, une fois encore, un nouveau récit abrégé de sa mémorable histoire.

Mais en introduction et avant d'en retrouver le plus juste souvenir, nous avons voulu rappeler qu'en s'adressant, début 2019, à un parterre de cadres, le Général d'Armée Jean-Pierre Bosser, chef d'état-major de l'armée de terre, avait cité la CPIMa en tête de son énumération des unités et des figures qui avaient marqué les TDM dans la fin du XXème siècle.

Dans les années de l'immédiate après-guerre, le commandement comprend l'intérêt de disposer en Afrique d'unités parachutistes ; il crée en 1948 le Groupe Colonial de Commandos Parachutistes d'Afrique Equatoriale Française et Cameroun (GCCP-AEF-Cameroun).

Cette unité aura la taille d'une grosse compagnie car la situation est pour l'instant relativement calme dans cette zone et l'Indochine absorbe la majeure partie des moyens disponibles.

Le GCCP-AEF est formé et instruit à Meucon dans le Morbihan, en mai 1948, et comprend environ 150 hommes, engagés ou appelés métropolitains. L'unité est organisée en un élément de commandement, deux commandos et une section technique des unités parachutistes (STUP) chargée de l'entretien et du pliage des parachutes. Sous les ordres du valeureux Capitaine Ferrano, ancien Français libre, compagnon de la Libération, elle s'installe à Brazzaville le 1er octobre.

Les activités se partagent entre les manœuvres et les tournées de brousse qui permettent de découvrir le pays et, selon le vieil adage, « de montrer sa force sans avoir à s'en servir ».



Le Commando Léger du GCCP d'AEF défile à Brazzaville le 8 mai 1949

En 1956, elle assure plusieurs opérations de maintien de l'ordre durant les élections législatives à Brazzaville et, la même année, le 20 décembre, le commando du Lieutenant Salvan est parachuté à Eséka, au Cameroun, pour dégager un important centre industriel menacé par la rébellion.

En 1957 sont brevetés les premiers parachutistes africains; la compagnie passe de deux à quatre commandos : deux d'Européens et deux d'Africains. Le GCCP-AEF devient Compagnie de Parachutistes Coloniaux (CPC-AEF) le 1er août 1957, puis Compagnie Parachutiste d'Infanterie de Marine (CPIMa) le 1er décembre 58 et enfin Compagnie Autonome Parachutiste d'Infanterie de Marine (CAPIMa) le 1er février 63.

L'action principale de ces années a lieu le 19 février 1964 à Libreville lors du renversement du Président gabonais Léon M'Ba par une mutinerie

militaire. Formant groupement avec une compagnie du 7ème RPIMa de Dakar, la CAPIMa, commandée par le Capitaine Dominique, s'empare de l'aéroport de Libreville par un poser d'assaut de deux Dakota-DC3. Puis elle s'infiltré de nuit, à pied et par la forêt, jusqu'au camp Baraka où sont réfugiés les mutins et y donne l'assaut au lever du jour. La compagnie a son premier tué, le Parachutiste Arnaud, et trois blessés, le Sergent-chef Philbert, le Parachutiste Bagnie et le Parachutiste Kodlé Bakoumi. Mais la mission est un remarquable succès pour l'unité.

En octobre elle redevient 6ème CPIMa et s'installe à Bouar, en Centre Afrique, où elle est rattachée au 6ème RIAOM. En mars 1965, elle rejoint Fort-Lamy (Tchad).

Ici se termine la première période de cette compagnie qui bénéficie déjà d'une forte et belle réputation. Elle a permis à ses cadres et parachutistes de montrer leur valeur, de disposer d'une large autonomie et d'une grande liberté d'action, ce qui n'était pas pour leur déplaire.



Le 24 août 1958, le Général de Gaulle passe en revue la CPC à Brazzaville. Ci-dessous, à Brazzaville vers 1964, défilé de la CAPIMa, composée de parachutistes Européens et Africains.





En 1971, la CPIMa a déjà mené de très durs combats au Nord du Tchad ; elle défile à Fort-Lamy, sous le commandement de son Capitaine, Joseph Canal.

La CPIMa va vivre au Tchad quatre années d'opérations particulièrement intenses de 1968 à 1972.

L'indépendance, accordée en 1960 en même temps que la plupart des pays d'Afrique, n'avait pas amené le Tchad à la prospérité et à la réconciliation nationale espérées, mais au chaos et à la guerre civile !

Le système de gouvernement du Président Tombalbaye, fondé sur le parti unique, avait provoqué l'affrontement cruel de toutes les tendances, principalement entre les populations du Nord, majoritairement nomades et musulmanes, et les populations du Sud, souvent chrétiennes ou animistes et sédentaires.

La situation de cette jeune république s'était embrasée, notamment à partir de juillet 1965, à la suite de révoltes à Mangalmé, au motif que l'impôt déjà payé était de nouveau réclamé !

En 1968, afin de rétablir l'ordre intérieur, menacé par l'extension des rébellions, le Président Tombalbaye avait demandé au Général de Gaulle l'intervention militaire de la France.

La CPIMa, sous les ordres du Capitaine Soisson, est alors la seule unité de réserve générale. Comptant encore des parachutistes appelés, elle est engagée à partir d'août 1968 en soutien de l'armée tchadienne dans la reprise du poste d'Aozou au Tibesti.

Le calme rétabli, la situation se dégrade à nouveau et, en 1969, tout est à recommencer.

En août, les parachutistes appelés sont rapatriés, malgré leurs protestations, et remplacés par de jeunes engagés sortant tout juste du centre d'instruction du 1er RPIMa à Bayonne.

La première opération importante de la CPIMa a lieu en septembre 1969, dans le Borkou où elle est appelée à la rescousse d'une compagnie tchadienne. Alors qu'elle progresse vers Kirdimi, une palmeraie où pourraient se trouver les rebelles, elle est accrochée le 7 septembre à N'Gourma, à une distance de 300 mètres. Les nomades du Nord étant de redoutables tireurs, le parachutiste Desrués est tué d'une balle en pleine tête et quatre autres parachutistes sont blessés : le Sergent-chef Buseyne, le Caporal Hérens, les Parachutistes Vigot et Maudru. L'adversaire perd 25 tués, une quinzaine de blessés et deux fusils. L'opération se prolonge, avec le concours de la 1ère Cie du 2ème REP, par l'évacuation, le 15 septembre, du poste isolé d'Ounianga-Kébir, menacé par les rebelles.

Le 13 octobre, alors que la localité de Goz Beïda est attaquée par une centaine de rebelles, l'opération aéroportée «Libellule» est déclenchée ; quatre Nord-2501 décollent de nuit de Fort-Lamy et larguent sur Goz Beïda, au lever du jour, la CPIMa forte de ses trois commandos, Schaefer, Bergès et Gros la Faige, sous le commandement du Capitaine Soisson. A la poursuite des rebelles, jusqu'à fin octobre, plusieurs accrochages ont lieu notamment sur l'axe Goz Beïda - Am Timan où, avec l'aide du Pirate, une trentaine de rebelles sont mis hors de combat.

Le 22 janvier 1970, au cours de l'opération «Améthyste» dans le secteur de Yarda-Bedo, au Borkou, où la CPIMa est engagée, le 2ème commando du Lieutenant Bergès accroche les rebelles qui perdent 3 tués et 3 armes de guerre. Le Parachutiste Lohmann est blessé accidentellement. Puis, le 26 janvier, à Goring, le 3ème commando du Lieutenant Gros La Faige accroche un groupe de rebelles, retranchés dans une grotte, qui perdent 5 tués et 3 prisonniers avec leur armement. Le Caporal-chef Martin est blessé.

En mars 1970, le Général Cortadellas, Délégué Militaire au Tchad depuis le 26 septembre 1969, décide la reprise du poste d'Ounianga-Kébir. C'est le début de l'opération «Ephémère». Sous l'autorité du Commandant Dominique, ancien patron de la CAPIMa et chef de l'état-major franco-tchadien, deux sous-groupements se dirigent vers Ounianga. L'un est un sous-groupement motorisé composé de deux unités de l'ANT, la section d'intervention (SI) de l'Adjudant-chef Renzi et le peloton de reconnaissance, de découverte et de combat (PRDC), renforcés d'une section de la compagnie d'appui et d'éclairage (CAE) du 2ème REP.



La végétation, les rochers et la chaleur seront à l'avantage des rebelles.



Les appuis-feux de l'avion de chasse AD-4 Skyraider seront très efficaces.

L'autre sous-groupe, aéroporté, est formé par la CPIMa, aux ordres du Capitaine Soisson, à l'effectif de 146 hommes, articulée en quatre commandos des lieutenants Schaefer, Bergès, Gros La Faige et de Cockborne, l'officier adjoint de la CPIMa, qui a constitué un commando de marche. Les rebelles sont estimés à 150 hommes.

A l'aube du 23 mars, la SI et le REP abordent le fort d'Ounianga-Kébir. Les rebelles installent un élément retardateur qui se sacrifie et permet leur fuite. Sur leurs traces, la CPIMa, après avoir été aérotransportée sur le terrain d'aviation, embarque sur des camions libyens réquisitionnés, chargés de fûts de carburant, pour continuer la poursuite vers Gouro, à plus de 100 km. L'accrochage a lieu le 24 au matin. Un bouclage de la zone se met en place avec l'appui des AD4-Skyraider ; les parachutistes Fourdrain et Béduchaud sont blessés. Deux assauts sont lancés vers 09h40 : le Commandant-médecin Garcia est gravement blessé et le Caporal Gouret est tué ; le Lieutenant Gros La Faige, le Caporal-chef Piaskowski, le Caporal-chef Béhague et le Parachutiste Lovato sont blessés. Un 3ème assaut est lancé, au cours duquel le Parachutiste Della Chiésa est blessé. Les blessés sont brancardés puis embarqués sur des camions libyens à destination d'Ounianga-Kébir (le vent de sable interdit le vol des hélicoptères) Le Commandant-médecin Garcia et le Parachutiste Della-Chiésa décèdent au cours de cette longue et difficile « évacuation sanitaire ».

Les rebelles parviennent à s'esquiver mais, le 27, par l'usage des hélicoptères, ils sont retrouvés et accrochés à Ounianga-Sérir : les parachutistes Sidler et Harel sont tués ; le Sergent Piris, le Caporal-chef Martin et le Caporal Labuzan sont blessés.

L'opération Ephémère se termine au prix de 5 tués et 9 blessés. Du côté des rebelles, 84 ont été tués, 28 sont prisonniers et 63 armes sont saisies.

Les combats ont été extrêmement violents. Par une chaleur écrasante, dans une végétation difficile accroissant l'anxiété de se faire « tirer » à bout portant par un adversaire déterminé, il a fallu beaucoup de courage à tous.

Fin mai, la CPIMa est renforcée d'un 4ème commando organique, aux ordres du Lieutenant Raffenne, provenant du 8ème RPIMa. La permanence de ce commando de renfort sera assurée par le 8ème RPIMa, annuellement, par trois relèves successives avec les Lieutenants Thomann, Copel et Kuntzmann.

Le baptême du feu du 4ème commando a lieu le 29 juillet 1970 à Akber-Djombo, dans le centre du Tchad où il a été hélicoptéré pour contrer une bande de 200 rebelles qui a attaqué les collecteurs d'impôts. Guidés par un Piper-Tripacer les paras progressent dans un marais où les vues sont réduites à quelques mètres. « Vous êtes à 50 m » dit l'observateur, « Vous êtes à 10 m », « Vous êtes au contact... » Lorsque le feu se déclenche, trois hommes sont blessés : les Parachutistes Llopis, Jouannic et Bourgoïn. Les rebelles décrochent puis contre-attaquent. Les appuis du Pirate, avec son canon de 20 mm, et de deux AD4 permettent un repli du commando avec les blessés à travers le marais. Les rebelles ont perdu 15 hommes, la chance était avec le 4ème commando.



Le Piper-Tripacer de l'ALAT permet le guidage des troupes et des appuis.

En août, le 1er commando du Lieutenant Chaussin est envoyé dans le Nord, car il y a toujours un regain d'agitation pendant la récolte des dattes. Le 8, au cours d'une reconnaissance de la palmeraie de Gouro par le commando accompagné d'une section tchadienne du poste d'Ounianga Kébir, les rebelles sont surpris au lever du jour. Le feu adverse devient rapidement très dense et les AA52 ripostent. Le Lieutenant Chaussin, debout au milieu des échanges de tirs et refusant de s'abriter, porte soudain une main au côté gauche, tombe sur le dos et expire en disant : « Ah ça y est, je suis mort ». Son adjoint, le Sergent Parisot, prend le commandement. Vers midi, avec l'appui-feu des AD4 et après l'aérotransport de renforts, aux ordres du Lieutenant De Cockborne, adjoint de la CPIMa, comprenant la Section d'Intervention de Faya-Largeau et le 3ème commando, le 1er commando est dégagé. Outre le Lieutenant Chaussin, qui a été tué, la CPIMa compte 4 blessés : le Lieutenant de Cockborne, le Sergent Meyrac, le Caporal-chef Jouet et le Caporal Jungen. Les pertes des rebelles sont de 7 tués.



Les hélicoptères H-34 Sikorsky permettent d'effectuer des évacuations sanitaires et des posers d'assaut au plus près des rebelles. (Capacité d'emport 7 à 8 paras)



Les lieux de l'embuscade de Bedo, tendue par la centaine de rebelles du Borkou, contre le convoi de la CPIMa. Nos pertes sont de 11 tués et d'une vingtaine de blessés.

Le 17 septembre 1970, lors d'une reconnaissance offensive par la CPIMa, aux ordres du Capitaine Canal, d'un poste retranché à l'Ouest de Zouar (Tibesti), afin d'essayer de faciliter le repli du poste de Mourso assiégé par une centaine de rebelles, le Caporal-chef Grenier est blessé par balle à la face.

En octobre, sous le commandement du Capitaine Canal, avec les commandos des lieutenants Neau, Beaufiles et Raffenne, la CPIMa reconnaît les palmeraies du Borkou, au Nord de N'Gourma et Kirdimi. Le 10 octobre, elle fouille la palmeraie de Bedo où stationnent périodiquement les rebelles. Faute de résultat, l'état-major de Fort-Lamy ordonne le retour de la CPIMa sur Faya-Largeau le 11 octobre.

Alors que, vers 16h00, elle circule en convoi d'une quinzaine de Dodge 6x6, à environ 25 km au Sud-Ouest de Bedo, une embuscade lui est tendue par une centaine de rebelles. Les parachutistes du 1er commando du Lieutenant Neau, en tête du convoi, sont fusillés à bout portant. La section de commandement est aussi prise dans la nasse, mais le 2ème et le 4ème commando conservent leur liberté de manœuvrer.

Les rebelles sont disposés des deux côtés de la piste, quelquefois à moins de 10 m. L'unité de tête est clouée au sol. Le chef du 1er commando qui, par

miracle, n'est que légèrement blessé et sera le seul rescapé du véhicule de tête, repousse trois assauts à la grenade. Son adjoint, le Sergent-chef Voronine, tente de regrouper et de relancer les quelques rescapés, mais il est tué d'une balle en plein cœur.

Pendant ce temps, le commando Beaufiles, dont seul le premier véhicule a reçu un impact, monte à l'assaut de la falaise et le commando Raffenne effectue son débordement à pieds, sous le feu, au prix de 4 blessés et après trois assauts pour dégager l'unité. Le Capitaine Canal, qui commande la CPIMa, est légèrement blessé ; il essaie de coordonner les appuis et de donner l'alerte pour obtenir des secours, mais ce n'est pas l'heure de la vacation radio et les messages ne passent pas avec Faya-Largeau.

Les deux commandos libres de manœuvrer, appuyés par le 57 sans recul de la section de commandement, effectuent un mouvement tournant ; le commando Beaufiles réussit à dégager la section de commandement et le commando Raffenne voit ses efforts couronnés de succès en neutralisant les rebelles embusqués au contact des trois véhicules de tête du commando Neau.

Vers 18h00, les paras ont repris la maîtrise du terrain mais le bilan est très lourd : 11 tués et une vingtaine

de blessés. Les blessés graves seront évacués à Faya-Largeau, de nuit par trois rotations d'une Alouette II de l'Armée de l'Air, sans dispositif de vol de nuit, pilotée par le Sous-lieutenant Koszela avec l'assistance du commandant de l'escadrille des AD4, le Capitaine Niefolov.

La liste des *Morts pour la France* au combat de Bedo est la suivante: Sergent-chef Voronine, Sergent Nessus, Caporaux-chefs Gagnol et Thomas, Caporaux Bluteau et Rigaud, Parachutistes Arondeau, Détailler, Douty, Martin, Raygasse et Scrive.

S'y ajoute la liste des blessés : Capitaine Canal, Lieutenant Neau, Sergent-chef Trémauville, Sergents Parisot, Cabagno et Malbranque, Caporaux-chefs Foucart, Bataille et Thomas (décédé après son EVASAN), Caporaux Barbara, Hermant, Mizéra, Parachutistes Sadowski, Raoul, Bourdin, Zwickel, Sigot, Morisseau, Dubois et Gérardin.

Après la dure épreuve de Bedo, le 21 octobre, le Commandant Dominique déclenche l'opération «Picardie II» qui a pour objectif de dégager les deux postes de Mourso et Gabroa, neutralisés par les rebelles, à la sortie Ouest de Zouar, qui interdisent tout trafic dans le canyon qui mène à Bardaï.

Le très courageux Sous-lieutenant Koszela et son Alouette II, de l'Armée de l'Air, qui a effectué trois rotations de nuit, entre Bedo et Faya, pour évacuer les blessés les plus graves.





La passe de Zouar (Tibesti) est un canyon, bordé de très hautes falaises, tenues par des rebelles irréductibles.

Elle débute par un posé d'assaut de la CAE du 2ème REP à Zouar. Dès le 22 à l'aube les combats s'engagent contre les Toubous qui tiennent tête aux marsouins parachutistes et aux légionnaires. Le 2ème et le 4ème commando sont engagés, ainsi que le 3ème du Lieutenant Bouvinet qui réussira à s'emparer de la position fortifiée de Mourso le 23 matin. Les AD4 appuient toute la journée, deux légionnaires sont tués et cinq sont blessés. Le 23, l'intervention des *Ferrets* de l'escadron blindé du 6ème RIAOM permet de mettre en fuite les derniers rebelles retranchés, parmi lesquels une quarantaine sont tués et une vingtaine d'armes individuelles récupérées. L'opération aura duré six jours de combats, d'hélicoptages et de crapahuts incessants dans des conditions extrêmement dures, en raison du relief avec de gigantesques falaises et des fortes chaleurs.

Le 27, un raid hélicopté audacieux, associant para-colos et légionnaires, a lieu sur Goubone (environ 65 km au Nord-Est de Zouar et à 1600 m d'altitude), où la présence d'une base est révélée par des prisonniers. Le Commandant Dominique prend lui-même la tête de l'opération, exécutée par 48 parachutistes, hélicoptés par trois H.34 en 2 rotations. L'opération est un succès : les rebelles perdent 13 tués, 4 prisonniers, 1 mitrailleuse Lewis, 2 AA.52, 2 PM et 5 fusils avec de nombreuses munitions et des documents importants.

Après avoir pansé ses blessures, la CPIMa est engagée dans la région de Bokoro, au centre du Tchad dans des opérations ayant pour noms «Jasmin» et «Perruche», en novembre et décembre, puis «Guimauve», début janvier 1971.

En 1971 les combats vont se poursuivre dans le Nord où subsistent environ 800 rebelles, 200 dans le Borkou, 300 dans l'Ennedi et autant dans le Tibesti, tous bien armés. Le général Cortadellas, déclenche l'opération «Bison» qui se déroulera en 3 phases (A, B, C) et engagera les quatre unités du 6ème RIAOM (CPIMa, escadron blindé, compagnie motorisée et la 4ème compagnie du 3ème RIMa).

«Bison Alpha» se déroule du 11 au 18 janvier dans la région de Bedo, à la recherche du contact mais sans résultat.

Puis c'est durant «Bison Bravo», le 22 janvier, que la CPIMa accroche à Moyounga (Borkou), au pied de l'Emi Koussi (altitude 3415 m).

A 11h00, depuis Gouro, où sont regroupés les moyens aériens et une antenne chirurgicale, le 1er et le 3ème commando sont hélicoptés par 8 HSS de l'aéronavale au sommet d'un amoncellement de rochers défendu par les rebelles. Aussitôt débarqué du HSS, le Sergent-chef Cortadellas, sous-officier adjoint du 3ème commando, est mortellement blessé d'une balle à la tête. L'adversaire, embusqué dans les rochers, est fixé en attente de la seconde rotation des hélicoptères HSS.

Le 2ème et le 4ème commando sont hélicoptés à 11h45. Le combat va durer toute la journée contre une bande de 40 rebelles retranchés dans un énorme éboulis rocheux. Le Parachutiste Demiras du 1er commando est tué ; le



Le plateau rocailleux de Moyounga où ont été hélicoptés sur la position des rebelles les 1er et 3ème commandos

Caporal-chef Elysée, les Caporaux Guy et Godmer, les Parachutistes Toussaint et Toupal sont blessés.

Les rebelles parviennent à s'échapper au cours de la nuit mais ils ont perdu 11 tués, 3 blessés prisonniers et quinze armes sont récupérées.

Deux jours après l'accrochage, en suivant les traces, à pieds, grâce à un extraordinaire garde-nomade de la GNNT, le 4ème commando retrouvera 4 rebelles dont l'un sera tué et les trois autres faits prisonniers.

«Bison Charlie», enfin, se déroule au Tibesti, jusqu'à la frontière libyenne, sans aucun accrochage, notamment parce que les rebelles ont reçu l'ordre de leur chef, Goukouni Weddei, de refuser tout combat avec les forces françaises.

L'opération «Bison» se termine le 15 mars. Elle est encore endeuillée par la mort accidentelle du Caporal-chef infirmier Diot du 4ème commando, à Bardai le 12 mars.



A la fin de l'opération «Bison», la CPIMa recherche les rebelles Toubous du Tibesti, notamment entre Bardai, Yebbi-Bou et Gézenti à la frontière libyenne,



L'opération «Artois» précède l'opération «Champagne» qui a pour but de rechercher le combat avec la bande du Borkou que la CPIMa a affrontée à plusieurs reprises. Les paras sont transportés par des camions libyens au-dessus des fûts de carburant !

En avril a lieu l'opération « Couleuvre » dans le Centre-Est sur la frontière du Soudan. La recherche du contact avec la rébellion est peu fructueuse car elle est probablement réfugiée dans ses bases arrières au delà de la frontière. Deux armes sont toutefois récupérées sur la frontière du Soudan, grâce à une embuscade de nuit montée par le groupe du Sergent Gérard du 4ème commando.

Du 9 au 13 juin, précédant l'opération «Champagne» qui se terminera à Kouroudi le 18 juin, l'opération «Artois» est effectuée par le 2ème commando du Lieutenant Rosier, à partir d'Ounianga, pour faire une diversion destinée à ne pas alerter la bande du Borkou, forte d'environ 150 HLL, qui serait, selon des renseignements, au repos à Kouroudi.

C'est le 16 juin que le Commandant Dominique déclenche contre ce rude adversaire du Borkou, déjà affronté plusieurs fois par la CPIMa, notamment à Bedo, l'opération « Champagne ».

La SI de l'Adjudant-chef Klonowski et la CPIMa montent en véhicules vers la palmeraie. Des prisonniers, faits le 17 par la SI, confirment le renseignement et le 18 ce sera l'accrochage.

Sous les ordres du Lieutenant Gosset, officier adjoint de la CPIMa, les commandos Neau, Rosier, Bouvinet sont successivement hélicoptérés pour fixer et encercler la bande ; le nouveau 4ème commando du Lieutenant Thomann, débarqué au Tchad le 7 juin, sera aussi

engagé en fin d'après-midi pour fermer la nasse avec la SI. Le Pirate et les AD4 assurent alternativement les appuis aériens. L'engagement est immédiat dès le poser des hélicos H.34. Pour les paras, il faut gagner les reliefs du terrain par petits bonds appuyés par les AD4 et au sol par les AA52 des commandos.

Les combats sont très durs, en raison de la bravoure des rebelles, du massif de rochers dans lesquels ils s'abritent et de la chaleur intense. Le Sergent Diarra et le Parachutiste Martin, du 3ème commando, sont tués lors de l'assaut des rebelles résiduels qui parviennent à sortir de la nasse dès la tombée de la nuit. Les blessés sont le Sergent Bertiaux, les Caporaux Dussubieux, Wawrzaszek et Moreau, les Parachutistes Strentz, Guillemet et Ferraretto.

A la fin des combats, les rebelles ont perdu 42 tués, 17 blessés prisonniers et 36 armes sont récupérées.



Le massif rocailleux de Kouroudi, entouré de palmeraies éparées, tenu par quelques 150 rebelles du Borkou, aguerris et irréductibles, contre lesquels les commandos de la CPIMa, avec des appuis aériens, vont s'affronter durement.

En juillet se déroule l'opération «Narcisse» dans la région de Bokoro. Malgré une attaque de nuit, par les rebelles, le bilan n'est pas significatif.

La CPIMa sera encore endeuillée par la mort accidentelle du Parachutiste Louis Allain, le 31 juillet 1971 à Bokoro.

Il faut préciser qu'à côté des grandes opérations, marquées par de difficiles combats, ont eu lieu une multitude d'autres qui, après une mise en place en camion ou en hélicoptère, se terminent toujours à pied et sont éprouvantes pour les hommes car, en Afrique centrale et sahélienne, le terrain et le climat ne font jamais de cadeaux.

Janvier 1972 est marqué au Tchad par la visite du Président Pompidou. Cette visite annonce en fait le désengagement de la France d'une opération qui, pour certains commentateurs, n'a que trop duré. La priorité de la mission consistera alors à prendre les dispositions pour rendre à l'Armée Nationale Tchadienne (ANT), la responsabilité effective des opérations dès le 1er juillet.

Si la situation est plus calme au BET, où les rebelles ont été sévèrement étrillés, un regain de tension se manifeste dans le Centre-Est, où un important trafic d'armes, fournies par la Libye du Colonel Kadhafi, renforce la rébellion en transitant par le Soudan.

L'opération « Languedoc » dirigée par le Lieutenant-colonel de Tonquédec, devenu chef de l'état-major franco-tchadien, est déclenchée le 10 février 1972



Le Sergent Hamel du 4ème commando

Trois commandos de la CPIMa, aux ordres du Capitaine Jourdain, une compagnie du 3ème RIMa, trois sections à cheval de la Garde Nationale Nomade du Tchad (GNNT), deux sections de la Compara.3 (compagnie parachutiste tchadienne encadrée par l'AMT sous le commandement du Capitaine Fruchard), un Détachement d'Intervention à trois hélicoptères H.34 de manoeuvre (DIH) et un Tripacer sont engagés.

Le 14 février le 3ème RIMa accroche des rebelles Moubis qui perdent une dizaine de tués ; puis, le 18 matin, survolant Am Dagachi, le DIH fait l'objet de tirs nourris et le combat s'intensifie ; c'est un groupe du commando Simon de la CPIMa qui accroche la bande à 3 km au Sud-Est du village. Le dispositif de la CPIMa étant très éclaté, les commandos Chastanet et Thomann sont appelés à la rescousse. Profitant de la surprise, le groupe du Sergent Barcelo, à un contre cinquante, est monté à l'assaut. Dans l'action, le Caporal Jambon s'est emparé d'un FM et a cloué l'ennemi au sol. Le Pirate et les commandos «marchent au canon» pour participer à l'engagement.



Le Sergent Barcelo du 1er commando

Malheureusement, le Tripacer, en mission d'observation de l'opération, s'écrase en survolant les combats : les deux observateurs, le Commandant Le Puloc'h et le Lieutenant Laval-Gilly, ainsi que le pilote, l'Adjudant Dartigaux, sont tués. Le Caporal Dufour, du 4ème commando est blessé.

Vers 16h, la bande décroche après avoir perdu 49 hommes, 7 prisonniers et 60 armes dont 6 armes automatiques. La bande sera accrochée à nouveau le 24 par la GNNT.

En juin 1972, la CPIMa effectue une recherche de renseignements dans le Salamat ; comme de coutume, le dispositif de l'unité, à pieds, est éclaté. Le 18 juin, à la tombée de la nuit, le 1er commando fait une halte «technique» au village d'Alak. A peine le dispositif de sécurité mis en place, des rebelles attaquent et harcèlent le commando toute la nuit, avant de décrocher peu avant l'aube. Ne bénéficiant d'aucun appui, excepté d'un éclairage luciole, largué trop loin de sa position, le 1er commando a eu beaucoup de chance de ne déplorer aucune perte face à un adversaire agressif.

Le 6 septembre 1972, le Capitaine Billot rejoignait Mongo pour succéder au Capitaine Jourdain à la tête de la CPIMa. La cérémonie de passation de commandement était prévue le 12 septembre.

Dans la nuit du 11 au 12 septembre, vers 02h00 du matin, la base de Mongo est harcelée par une centaine de rebelles; l'attaque commence par deux coups d'obus de mortier suivis de tentatives d'intrusions. Le harcèlement dure plus de trois heures, jusqu'au décrochage des rebelles, à cheval avec leurs blessés, peu avant le lever du jour. Ce fut le baptême du feu du 4ème commando du Lieutenant Copel. Au bilan, un rebelle fut tué, un fusil 303 récupéré et le Parachutiste Cornu, du 3ème commando, fut blessé.

Après ce dernier combat, la CPIMa sera maintenue au Tchad jusqu'en 1975 où elle aura des activités soutenues jusqu'au départ des troupes françaises du Tchad, entraînant la dissolution simultanée de l'unité et du 6ème RIAOM.



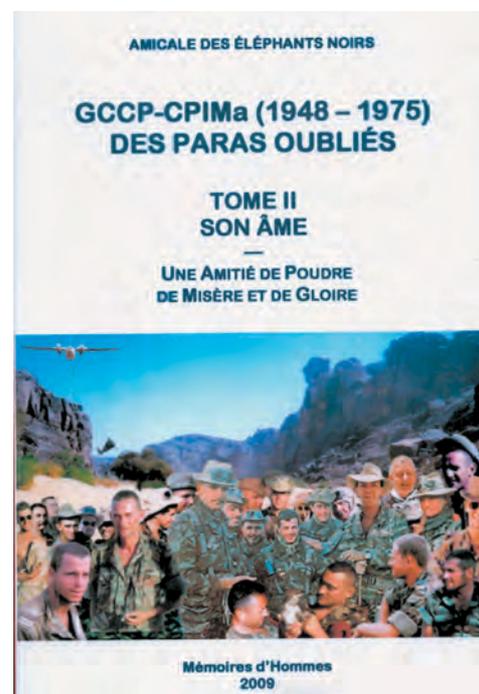
Quelques armes des rebelles récupérées par les commandos de la CPIMa, lors des combats à Am Dagachi

De septembre 1969 à septembre 1972, la CPIMa aura mis hors de combat plus de 500 rebelles, fait 47 prisonniers, récupéré plus de 300 armes de guerre dont 17 armes collectives. Elle aura perdu au combat 26 tués et au moins 56 blessés.

Incroyablement, pour ce bilan, la CPIMa ne sera récompensée que par un simple et discret « Témoignage de Satisfaction » du ministre de la Défense du moment !

Mais aujourd'hui, encore, les « *Eléphants Noirs* » ressentent la fierté d'avoir servi à la «CP», au prix du sang et des larmes, pour le succès des armes de la France en Afrique centrale, mais aussi avec la motivation de combattre dans « *l'honneur du métier des armes.* »

C'est pourquoi, depuis la dissolution de leur unité en 1975, ils ne se lassent pas de cultiver une solide et fidèle « *amitié de poudre, de misère et de gloire.* »



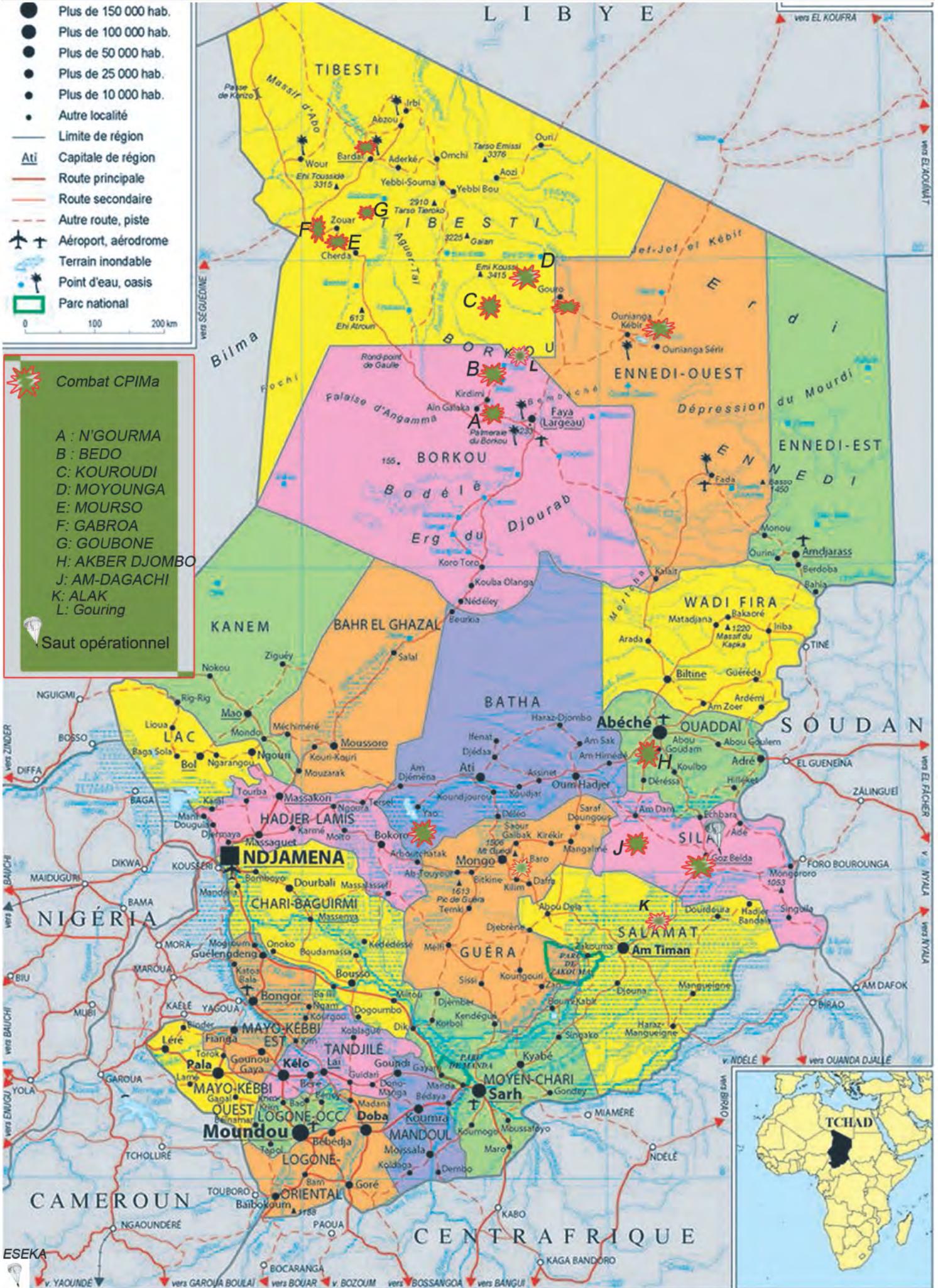
HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA CPIMa - 8/8

- Plus de 150 000 hab.
- Plus de 100 000 hab.
- Plus de 50 000 hab.
- Plus de 25 000 hab.
- Plus de 10 000 hab.
- Autre localité
- Limite de région
- Ati Capitale de région
- Route principale
- Route secondaire
- - - Autre route, piste
- ✈️ Aéroport, aérodrome
- ☁️ Terrain inondable
- 🌳 Point d'eau, oasis
- 🏞️ Parc national

Combat CPIMa

A : N'GOURMA
 B : BEDO
 C : KOUROUDI
 D : MOYOUNGA
 E : MOURSO
 F : GABROA
 G : GOUBONE
 H : AKBER DJOMBO
 J : AM-DAGACHI
 K : ALAK
 L : Gouing

👉 Saut opérationnel





«La Liberté guidant le peuple»
d'Eugène Delacroix (1798-1863)

Qu'est-ce qu'une nation ?

C'est sous ce titre que s'exprimait Ernest Renan (1823-1892) dans sa célèbre conférence prononcée à la Sorbonne le 11 mars 1882 (extraits) :

« Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. L'homme, messieurs, ne s'improvise pas. La nation, comme l'individu, est l'aboutissant d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouement. Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime ; les ancêtres nous ont faits ce que nous sommes. Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire (j'entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale. Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà la condition essentielle pour être un peuple. On aime, en proportion des sacrifices qu'on a consentis, des maux qu'on a soufferts. On aime la maison qu'on a bâtie et qu'on transmet. Le chant spartiate : « *Nous sommes ce que vous fûtes ; nous serons ce que vous êtes*, » est dans sa simplicité l'hymne abrégé de toute patrie...

« Dans le passé, un héritage de gloire et de regrets à partager, dans l'avenir un même programme à réaliser, (...) avoir souffert ensemble ; oui, la souffrance en commun unit plus que la joie.

« En fait de souvenirs nationaux, les deuils valent mieux que les triomphes ; car ils imposent des devoirs ; ils commandent l'effort en commun... »

A l'heure présente, l'existence des nations est bonne, nécessaire même. Leur existence est la garantie de la liberté, qui serait perdue si le monde n'avait qu'une loi et qu'un maître... »

Nous voudrions croire que cette très belle définition de la Nation par Renan fût encore d'actualité !

La nécessité de la colonisation.

Dans un autre texte, moins connu mais cité par Raymond Aron (1905-1983) dans ses Mémoires (Ed. Julliard 1983), Ernest Renan complète sa pensée en affirmant que la colonisation est une nécessité politique pour une nation !

En voici donc quelques extraits que nous suggérons au lecteur de méditer :

« La colonisation en grand est une nécessité politique tout à fait de premier ordre. Une nation qui ne colonise pas est irrévocablement vouée au socialisme, à la guerre du riche et du pauvre. La conquête d'un pays de race inférieure par une race supérieure qui s'y établit pour le gouverner n'a rien de choquant. L'Angleterre pratique ce genre de colonisation dans l'Inde, au grand avantage de l'Inde, de l'humanité en général et à son propre avantage.

« Autant les conquêtes entre races égales doivent être blâmées, autant la régénération des races inférieures ou abâtardies par les races supérieures est dans l'ordre providentiel de l'humanité. L'homme du peuple est presque toujours chez nous un noble déclassé ; sa lourde main est mieux faite pour manier l'épée que l'outil servile. Plutôt que de travailler, il choisit de se battre, c'est-à-dire qu'il revient à son premier état. *Regere imperio populos*, voilà notre vocation. »

La défense du «bienfait colonial».

Rappelons que, pour justifier la pensée de Renan sur la colonisation, nous avons déjà publié (dans notre bulletin N° 32 de septembre 2017) une partie de l'ouvrage d'Albert Sarraut « *Grandeur et Servitude Coloniales* » (Ed. du Sagittaire-1931), dans laquelle il défendait le « *bienfait colonial* ».

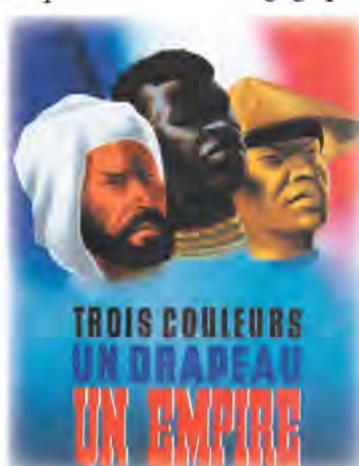
Peu d'hommes politiques de la IIIème République ayant eu une carrière publique aussi riche et aussi longue qu'Albert Sarraut (1872-1962), nous croyons donc utile de citer encore quelques extraits de sa « *doctrine coloniale* » :

« Tel est notre empire, le second du monde : plus de dix millions de kilomètres carrés, plus de soixante millions d'habitants. La nation qui l'a formé, conquis, constitué pourrait sans doute s'arrêter à considérer son œuvre, sa grande œuvre, avec un orgueil et une quiétude sans mélange...

... Impossible ! Car les servitudes de cette grandeur même vont la tourmenter aussitôt. Après les servitudes physiques de la conquête, la servitude morale de ses obligations d'organisateur, d'administrateur, de gérant du domaine, de ses responsabilités de tuteur de la multitude humaine qui le peuple, vient peser de sa lourde oppression sur l'euphorie de sa conscience. Il a pu, dès l'aube de l'entreprise, envisager l'état de choses simple et commode où il n'aurait qu'à recueillir les fruits du jardin qu'un autre, le serf indigène, cultiverait docilement sous la loi. Mais ce régime facile n'a qu'un temps. Sa béatitude égoïste ne dure pas. A mesure que sa pensée nationale chemine, dans le progrès d'une éthique plus haute qui dégage peu à peu les lois et les garanties

de la dignité humaine, les éveils d'une conscience publique, la notion des droits de l'homme en tout lieu, le colonisateur français se sent dominé par le commandement de règles morales et juridiques composant une tradition dont il sera désormais tributaire...

« Cette tradition, pour le colonisateur français, est





La France, Mère de la Civilisation ?

désormais celle de la démocratie et du droit républicain. Elle est son admirable et terrible tunique de Nessus : et la France, qui la porte chez elle, ne peut la dépouiller dans son empire d'outre-mer. La France, en effet, ne peut avoir deux visages, celui de la liberté, tourné vers la métropole, celui de la tyrannie, tendu vers ses colonies. Un grand pays comme le nôtre, où qu'il aille et qu'il agisse, doit pouvoir dire et se dire que, partout, il reste fidèle à lui-même. Il doit pouvoir regarder même sa politique coloniale bien en face, comme un miroir de sa conscience, et ne pas éprouver honte ou remords d'une contradiction choquante, d'une antinomie brutale entre ce qu'il fait au loin et ce qu'il fait sur son propre territoire...

« Précisons et soyons clairs. Supérieur à tous les droits, se dresse le droit total de l'espèce humaine à vivre sur la planète une vie meilleure, par l'usage plus abondant des biens matériels et des richesses spirituelles susceptibles d'être fournis à l'ensemble des vivants. Cette double abondance ne peut résulter que d'une collaboration solidaire des races, échangeant amplement leurs ressources naturelles et les facultés propres de leur génie créateur. La nature, à travers la surface de la terre, a inégalement réparti ces facultés et ces ressources, avec l'inégale influence des climats, des fertilités et des valeurs héréditaires...

« Telle est l'idée générale sur laquelle la colonisation moderne peut prendre assise. Au nom du droit de vivre et du bien commun de l'humanité, la colonisation, agent de la civilisation, va prendre charge de la mise en valeur, de la mise en circulation des richesses que

des possesseurs débiles détenaient sans profit pour eux-mêmes et pour tous. C'est pour l'utilité de tous qu'on agit ainsi.

« Et d'abord, pour le bien même de ceux qu'on paraît déposséder. Car voici surgir aussitôt, avec l'annexion coloniale, les corollaires inflexibles que la logique fait jaillir des principes mêmes au nom desquels le colonisateur entre en action. Mandataire de la civilisation, fondé de pouvoirs de la solidarité humaine, il ne saurait sans mentir à sa mission, sans déchirer son titre d'autorité, éluder les obligations morales qui l'interpellent dès ses premiers pas. Si la loi de solidarité fut sa raison d'agir, elle doit, à toute heure, rester sa règle d'action. En lui donnant un droit, elle lui crée des devoirs. L'un ne va pas sans les autres. Dès lors, les bénéficiaires de l'acte de solidarité, qui donc seraient-ils, sinon la race et le pays même auxquels le colonisateur vient apporter sa loi ? »

Mais Albert Sarraut, en appelant à l'unité des Européens pour parachever le processus colonisateur, savait aussi marteler ses avertissements dans les termes suivants :

« Une Europe divisée et morcelée sera impuissante à préserver le génie de cette vieille et illustre civilisation d'Occident, toute pétrie de lumière et de liberté, qui fut la civilisation de qualité, celle des élites, celle des héros, celle qui a dégagé les valeurs de la raison, de la science et du droit pour en faire les supports de l'épanouissement de l'individu. (...) »

« Une Europe forte par son union peut seule faire entendre sa grande voix dans la mêlée orageuse des peuples et des races, pour promulguer les conseils de sagesse et d'équité qui apaiseront leurs conflits. »

L'échec de la décolonisation.

Dans l'Avant-propos de son ouvrage, « L'Épopée coloniale de la France » (Ed. Plon 1992), l'historien et ancien ministre Arthur Conte a motivé les trois raisons qui l'avaient appelé à sa rédaction :

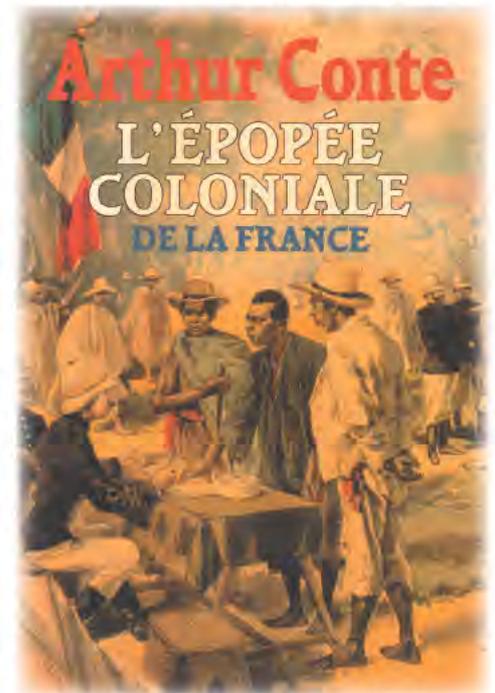
« La première : les lourds échecs de ce qu'il est convenu d'appeler la

« décolonisation », ou plutôt la post-décolonisation, et qui, par contraste, font apparaître sous un jour moins noir les périodes de « colonisation » qui précédèrent, notamment celle de 1870 à 1940.

« La deuxième : l'ignorance dans laquelle est trop souvent tenue, voire programmée, l'œuvre coloniale, au service de « la plus grande France ».

« La troisième : l'inadmissible mépris – ou l'incompréhensible sentiment de culpabilité – vis-à-vis d'une histoire coloniale qui fut pourtant, à maints égards, remarquablement humaine.

« Indiscutablement, la « décolonisation » aura été l'un des plus terribles échecs de ce siècle. Accomplie en vingt ans, d'environ 1945 à 1965, autant elle aura éveillé d'espairs, autant elle aura multiplié les déconvenues. Seule une poignée de peuples anciennement colonisés peuvent aujourd'hui légitimement se déclarer satisfaits de leur état. Innombrables sont ceux exposés à toutes les calamités qui précédèrent la colonisation ; guerres tribales sans merci, épidémies, famines, émeutes de la faim, analphabétisme, sauvages intolérances, populations entières livrées au despotisme absolu. »



NB : Définition de la race selon Théodore Monod

« Le mot « race » exprime un fait matériel, zoologique, et ne saurait être détourné de son seul sens véritable. La race est avant tout définie par une association de caractères purement physiques, choisis parmi les plus importants, taille du corps, forme du crâne, de la face, proportion des membres, couleur des yeux, de la peau, des cheveux, etc... »

« Elle n'a donc, à priori, rien de commun avec le peuple, la nationalité, la langue, la culture ou les mœurs »

Dans plusieurs de nos bulletins, nous avons déjà rapporté quelques aventures des commandos de la CPIMa, dans la forêt vierge de l'Afrique centrale, à la rencontre des Pygmées.

Dans notre bulletin N° 32 (septembre 2017), nous avons notamment publié le rapport de mission du Lieutenant François Cann, alors chef du 2ème commando, au retour de sa manoeuvre effectuée dans la région de Ouesso, au contact des Pygmées en février 1960.

Afin de compléter nos connaissances sur l'histoire et les moeurs des Pygmées, nous avons pu consulter plusieurs ouvrages spécialisés concernant ce peuple méconnu et nous avons donc cru intéressant de vous en communiquer quelques extraits, notamment signés par deux éminents savants, spécialistes de l'Afrique, M. Théodore Monod et le RP Maurice Briault.

En outre, nous invitons nos lecteurs à consulter le travail de notre ami *Éléphant Noir* Jacky Heim qui a, lui aussi, produit un excellent article sur les Pygmées, accessible sur internet par le lien : laretraitedejacky.com/le-pays-des-arbres-et-des-esprits-2/



La découverte des Pygmées d'Afrique

par Théodore Monod

Extraits de «L'Hippopotame et le Philosophe» (Ed. Actes Sud 1993)

« Deux mille quatre cent quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ. Le pharaon Pépi II se promène de long en large sur le pavé aux mosaïques multicolores de sa chancellerie. Il est heureux. Le chef de l'expédition qu'il

a envoyée là-bas, très loin vers le Sud, jusqu'à ce mystérieux pays des arbres d'où vient le Nil, lui a écrit.

« Les nouvelles sont bonnes, très bonnes. Il va répondre. *« Scribe, ton papyrus et ton calame. »* Et Pépi II dicte ce qui suit : *« Tu signales dans ta lettre que tu as rapporté du pays des Esprits un nain des danses divines. Tu fais savoir à sa Majesté qu'aucun de ceux qui ont entrepris auparavant le voyage du pays des arbres n'a jamais ramené le semblable. Reprends immédiatement le chemin du Nord et hâte toi vers la Résidence Royale, puisque tu as rapporté ce nain que tu as été chercher au pays des Esprits ! Bienvenue et salut au Danseur de Dieu, celui qui réjouit le cœur, celui que désire le Roi qui vit éternellement !*

« Quand il sera à bord avec toi, ordonne que des gens sûrs se tiennent derrière lui des deux côtés du navire, pour le préserver de tomber dans l'eau. Quand il dormira la nuit, que des hommes de confiance dorment derrière lui dans la cabine. Fais dix rondes par nuit ! Sa Majesté désire absolument voir ce nain. Qu'il soit avec toi, vivant et en bonne santé, quand tu arriveras au Palais ! On a envoyé des ordres aux autorités locales intéressées pour que tout soit prêt pour l'accueillir à chaque escale et dans chaque temple, sans rien épargner. »

« Il ne faut pas hésiter à admettre que ce petit « Danseur de Dieu », à la possession duquel le pharaon attachait une telle importance, sans doute rituelle et religieuse, était un Négrille.

« Ceux-ci ont passé dans le Panthéon égyptien, où l'on retrouve plusieurs dieux nains dont les images présentent même parfois des caractères anthropologiques de Négrilles.

« Ces dieux nains, les Patèques, devinrent très répandus en Phénicie, puis s'acclimatèrent à Chypre pour passer de là aux îles et à la Grèce.

« L'imagination hellène devait populariser largement, en le transformant, un thème qui allait devenir une inépuisable source d'inspiration pour les poètes, les céramistes et les peintres. De l'époque homérique à l'époque byzantine, pendant deux mille ans, le monde antique va s'amuser de



Statuette ancienne, représentant un Pygmée, en qui le Pharaon Pépi II (vers 2500 ans avant J-C) avait cru voir un petit « Danseur de Dieu ».

ces divertissants diabolotins. Ce ne sont plus des dieux, c'est une race d'hommes minuscules, habitant bien loin vers le Sud, aux bords du fleuve Océan.

« L'Iliade nous les décrit luttant contre des oiseaux : *« Ainsi le cri des grues monte dans l'air quand elles ont fui l'hiver et les torrents de pluie et qu'elles volent bruyamment sur les flots de l'Océan, portant le massacre et la mort aux hommes Pygmées. »*

« Et la légende va sans cesse en s'enrichissant. On sait maintenant que chaque année les Pygmées, armés de flèches, montés sur des béliers et des boucs, entreprennent une campagne de trois mois pour détruire les œufs et les petits des grues. On sait aussi qu'ils font la guerre aux perdrix ou s'en servent comme de montures ; que leurs villages sont bâtis avec de la boue, des plumes et des coquillages d'escargots ; que leurs femmes sont mères de trois à cinq ans, vieilles à huit.

« On alla plus loin, en les rapetissant encore ; ils chevauchent des fourmis, s'étranglent avec un cheveu, se pendent à une arête de poisson ; s'ils soufflent dans une trompette, il leur arrive de ne pouvoir résister au mouvement de l'air et

de disparaître dans l'instrument. Font-ils un concours ? On voit le premier passer par le trou d'une aiguille, le second se tenir sur une toile d'araignée, tandis que le troisième se ramasse si bien sur lui-même qu'il devient invisible.

« Les artistes ne restent pas en retard sur les poètes. On retrouve les Pygmées partout : terres cuites, bronzes, lampes à relief, pierres gravées, mosaïques, poteries peintes, fresques.

« Celles-ci nous retracent souvent des scènes de la vie des Pygmées. On les voit dans les marais africains en compagnie de crocodiles et d'hippopotames. On les voit surtout livrer bataille à leurs implacables ennemis les grues, drame complet, infiniment varié, riche en amusantes péripéties : petits hommes et grands oiseaux s'y montrent dans toutes les attitudes, victorieux, menaçants, poursuivis, blessés, mourants, morts, foulés aux pieds ou traînés sur le sol. L'imagination populaire les oppose parfois, non plus à des animaux, mais à Hercule lui-même, qu'ils attaquent durant son sommeil et qui les mettra en déroute d'un éclat de rire. C'est déjà Gulliver à Lilliput.

« Ces fantastiques Pygmées de l'antiquité classique, ces bonshommes minuscules à la tête énorme, au gros ventre, aux jambes torses, ces nains grotesques, toujours en mouvement ou en querelle, armés de pied en cap pour batailler contre des grues, qui donc naguère eût songé à les prendre au sérieux ? Dans la légende des Pygmées l'on ne voulait voir, l'on ne pouvait voir, qu'une charmante et folle invention comme les danses des Amours ou les bacchantes des Silènes. On souriait de tant d'auteurs graves, philosophes, historiens, géographes, naturalistes, qui avaient parlé sérieusement, comme d'être réels, de ces imperceptibles bouffons et l'on approuvait Strabon d'avoir, seul dans l'Antiquité, repoussé la légende des Pygmées.



« Or, un beau matin du printemps de 1870, alors que le botaniste et géographe Georg Schweinfurth se trouvait chez les Mombouttous du haut Ouellé, on apporte au camp un Pygmée que l'on vient de capturer, *« une étrange petite créature, nous dit l'explorateur, dont la tête s'agit convulsivement et qui jette partout des regards pleins d'effroi. J'ai enfin sous les yeux une incarnation vivante de ce mythe qui date de milliers d'années. »*

« Adimokou, du clan des Akkas, est esquissé, mesuré (sa taille est de 1,50m), festoyé, comblé de cadeaux et soumis à un minutieux interrogatoire. On obtient bientôt de lui qu'il danse : *« En dépit de son gros ventre, de ses jambes courtes et arquées, en dépit de son âge, car il paraît vieux, Adimokou fait preuve d'une agilité qui surpasse tout ce qu'on peut dire ; ses bonds et sa pantomime, d'une vivacité inouïe, sont à la fois si variés et si burlesques que tous les spectateurs s'en tiennent les côtes. »*

« Notez ce détail : ce Pygmée acrobate c'est de nouveau, quatre mille trois cent quatre-vingts ans plus tard, ce « danseur de Dieu », dont le pharaon Pépi II goûtait si fort les performances.

« Et voici le cycle enfin refermé : les Pygmées étaient retrouvés, livrés désormais aux recherches des anthropologistes et des ethnologues. On ne les a pas vus combattre les grues ni se glisser par le trou d'une aiguille. Les poétiques fantaisies de la légende ont fait place aux austères précisions de la science, mais la légende était vraie...»

Ce qu'on sait d'exact sur les Pygmées.

par le R-P. Maurice Briault

Extraits de « Sur les pistes de l'A.E.F. » (Ed. Alsatia Paris 1948)

Hérodote, qui mourut en 425 avant Jésus-Christ, avait relaté une tradition de l'ancienne Egypte d'après laquelle il existait dans le Haut-Nil une race de nains distincte des autres tribus : ils vivaient de chasse, de cueillette, et *« engageaient des combats avec les grues... »*

« Pendant deux mille deux cents ans, cette assertion du « Père de l'Histoire » fut traitée de légende. Cependant, Hérodote avait raison : les petits hommes existaient et même, ils existaient à l'endroit précis où les situaient les traditions égyptiennes. Ce n'étaient pas des nains accidentels, des nabots, des infirmes, des atrophiés, comme il en existe partout à l'état d'exceptions. Non, c'était une race humaine véritable, assez nombreuse autrefois, par comparaison à aujourd'hui, bien constituée mais fort dispersée, et possédant partout les mêmes caractéristiques, dont la principale est leur petite taille. Il n'y avait guère de légendaire dans le récit d'Hérodote que leur combat avec les grues, mais si l'on remplace le mot *combats* par le mot *chasses*, on rentre tout à fait dans la vraisemblance.

« On en a signalé de divers côtés : en Asie, en Océanie, peut-être en Europe, dans quelques races de la préhistoire, mais c'est surtout en Afrique que se trouvent les principaux « gisements » des peuples nains et c'est là qu'il est encore loisible de les observer, à condition de se hâter car ils sont en train de disparaître d'une façon galopante.





Une joyeuse famille de Pygmées, de Centrafrique, devant sa « maison » traditionnelle.

« C'est Stanley qui, au XIX^{ème} siècle, les a remis à la mode, mais ce n'est pas lui qui les a retrouvés. Trente ans avant lui, alors qu'il était encore un tout petit garçon, les Pères du Saint-Esprit avaient noté chez les Pongoués du Gabon la présence d'esclaves nains, issus d'une race cachée dans la Forêt équatoriale. On les appelait *Akoa*, ce qui est en pongoué le pluriel du singulier *Okoa*, et il est possible que ce mot diffusé assez loin à l'intérieur du continent africain par les traitants gabonais, ait donné naissance à celui d'*Akkas* sous lequel Stanley les présenta au public américain et sous lequel l'Europe, à son tour, apprit à les connaître.

« Les voyageurs les ont repérés par la suite en divers endroits de l'Afrique intertropicale et sous différents noms. On en a rencontré dans notre Oubangui, au Mayombe, au Gabon où ils se localisent au Sud de l'Ogooué et non, comme on l'a écrit, à tort, sur ses affluents de droite ; au Cameroun, sur le cours inférieur du Nyong et au Nord-Est de Doumé ; dans la basse Sangha : autant d'îlots bien séparés. Il en existe en Angola et dans le bassin du Zambèze. Il y en a dans l'ancien Zanguebar. Mais le principal dépôt, si nous pouvons ainsi parler, semble être celui qui occupe la profonde forêt des bassins de l'Ituri et de l'Aruwimi, au Congo belge. Et c'est partout le même signalement : une taille au-dessous de la moyenne : 1,45m chez les hommes, 1,38m ou 1,40m chez les femmes ; un

teint généralement plus clair que celui des Nègres purs, mais un système pileux également plus développé et formant chez certains une sorte de toison laineuse sur le corps ; un nez gros et une bouche large, moins lippue que celle du Bantou ou du Nigritien et d'un dessin différent ; enfin des goûts absolument sauvages et la vie d'homme des bois, sans industrie, sans cultures, presque sans villages ni maisons, auxquels ils préfèrent le campement provisoire, sans autre moyen d'existence que la chasse, un peu de pêche et la récolte des fruits spontanés du sol.

« Telles ont été pendant longtemps les seules notions sûres qu'on ait eu sur eux.

« Nous disons : *notions sûres*, car sur les mystérieux petits hommes, les informations fantaisistes ont de très bonne heure foisonné. Et il ne pouvait guère en être autrement, car les groupes



de Pygmées, méfiants, se cachaient avec soin, fuyaient à toute approche, et ne laissaient rien connaître de leurs coutumes. La curiosité du public, à la fois piquée et tenue à distance, fit naître sur leur compte une série d'inventions....

« En 1930, à la stupéfaction des chercheurs, on trouva de nombreuses racines nilotiques ou éthiopiennes dans les mots du vocabulaire utilisé par les Négrilles du Gabon !...

« En 1945, deux chercheurs, missionnaires spiritains, travaillant à 300 kilomètres l'un de l'autre, le Père de Ternay dans la région de Doumé (Cameroun) et le Père Verhille dans celle de Ouessou (Moyen Congo), c'est-à-dire en des cantons forestiers très centraux, où les Négrilles se sentent plus en sûreté et où leurs campements représentent un total de plusieurs milliers d'individus, nous ont appris simultanément que les Pygmées avaient bien réellement un langage à part, dont ils se servaient exclusivement entre eux, n'utilisant, pour leurs transactions, que les dialectes des Noirs, purs Bantous, qui les entourent...

« L'ancienneté de ces peuplades semble prodigieuse. Non seulement parce que le vieil Hérodote les a signalées dès quatre cent quarante ans avant Jésus-Christ, mais encore parce que, déjà, il le faisait d'après des traditions qui lui paraissaient elles-mêmes archaïques. Leur émiettement actuel, leur état sporadique, et divers autres indices encore permettent d'inférer qu'ils ont dû, en Afrique, devancer l'arrivée des Nigritiens et des Bantous, ancêtres de nos Noirs contemporains...



Les Pygmées n'hésitent pas à s'attaquer ni à l'éléphant ni même au crocodile qu'il cuisent à la broche !.



« En Afrique équatoriale, soit belge, soit française, on a vu quelques peuplades naines consentir à se mettre en villages à découvert, un peu moins minables, et même à faire de petites plantations. Les temps sont devenus si durs que la forêt elle-même ne nourrit plus ses hommes ! ...

« C'est ainsi que nous avons donc pu recueillir sur cette très ancienne race d'hommes des secrets qui ne seront plus des hypothèses ni des contes.

« En voici quelques extraits, rapportés notamment par l'évêque du Gabon, Mgr Tardy, et le Père Coignard, familiers des Pygmées, « qui connaissent manière » pour leur poser des questions depuis plus de trente ans :

- *Ont-ils le culte des ancêtres ? Ils répondent non, nous ne déterrons pas nos morts pour faire des fétiches, des remèdes magiques, avec leurs ossements. Nous ne conservons pas leurs crânes dans nos cases.*

- *Si c'est un homme qui est mort, la femme garde le deuil trois mois. Si c'est une femme, le veuf garde le deuil dix jours. Si c'est un enfant, le père et la mère restent deux mois dans le deuil.*

- *Pendant le deuil, nous restons dans la case sans travailler, sans aller à la chasse.*

- *Les morts, où vont-ils ? Ils vont chez Djambi (le Dieu créateur unique), les bons auprès de Djambi lui-même, en haut ; les autres, les mauvais, errent vagabonds à travers la forêt, nous ne savons pas où, mais nous savons qu'ils peuvent revenir nous faire du mal, la nuit surtout... Aussi, la nuit, nous avons peur.*

- *Quand un homme est mort, Fjambi vient chercher son enyéna (esprit), mais nous ne savons pas comment il fait.*

- *Djambi, l'Être suprême, pour les gens du clan, c'est celui qui a tout fait, celui qui est le Maître de tout. Aussi le prient-ils quelquefois, par exemple*

quand ils vont placer leurs pièges dans la forêt ; en quittant la place, ils disent : Ah ! Père Dieu ! Donne-nous la chance, envoie-nous le gibier que nous attendons...

- *Quand nous trouvons du miel, pour remercier Djambi, nous en jetons un peu à travers le campement et aussi dans la forêt : c'est la part de Djambi.*

- *Nous apprenons ce qu'ils pensent de la pudeur. Ils sont peu habillés, certes, mais tous cachent, à l'exception des petits enfants, ce qui est à cacher et la longueur du pagne ne fait rien à la chose. (Ce détail et bien d'autres que le lecteur aura remarqués, nous met loin du singe.)*

- *Une dernière question, mais qui les scandalise fort : Vos pères mangeaient-ils des hommes, comme vous l'avez ouï-dire des Pangos (Pahouins) ? Ils manifestent tous comiquement leur horreur en crachant par terre : jamais les Bongos n'ont mangé les hommes.*

« De ce récit simple mais si direct et qui résume en sa brièveté à peu près tout ce que nous savons d'exact sur le monde des Pygmées, nous pouvons tirer des conclusions instructives.

« Voilà une race primitive entre toutes mais très jalouse de son indépendance et qui a conservé celle-ci en lui sacrifiant autant dire tout le reste. Elle n'a subi aucun enseignement, frôlé aucune civilisation, elle vit forclosée au plus profond de la sylvie équatoriale qui la protège et elle ne paraît occupée que de ses besoins matériels...

« Or, lorsqu'après des siècles d'attitude défensive, on a pu, à la fin des fins, entrer en contact avec ces peuples, que nous livrent-ils ? Une part déjà très notable de notre philosophie



spiritualiste et chrétienne. Voici Dieu, Djambi, créateur et maître mais souverain dans les deux sens. Voici la survie de l'homme : l'âme immatérielle qui monte vers Djambi, qui reste près de lui pour être heureuse ou qui s'en trouve éloignée par manière de punition. La distinction est constante entre les actes bons et les conduites coupables ou criminelles. Voici la prière à Dieu : *A Tata Djambi !* le Père universel, et voici le sacrifice, celui du miel, chose pure qui se perd sans se corrompre. Voici le deuil entre époux, entre parents, et, par conséquent, voici l'idée de famille.

« Quels trésors spirituels chez ces simples qui le sont restés, et combien un tel inventaire fait penser à une révélation primitive dont le mode nous reste mystérieux !

« Mais si l'on veut en savoir davantage, nous le répétons, il est temps qu'on se hâte, car la race de ces petits hommes est en train de mourir, et c'est bien dommage... »



HONNEURS A JEAN-CLAUDE MARET

C'est avec beaucoup de peine que les *Eléphants Noirs* ont appris le décès, au terme d'une très longue maladie, dans sa 72ème année, de leur ami Jean-Claude Maret, dans la nuit du 6 au 7 mars à l'hôpital de St-Raphaël.



nos chemins se sont séparés aux aléas des affectations successives, mais l'amitié est restée.

Depuis quelques années, tu t'es battu à nouveau avec une rare énergie contre la maladie, mais c'est elle qui l'a emporté...

Jean-Claude, repose en paix au paradis des braves ! Et à plus tard ! Quand ce paradis voudra bien nous accueillir, nous aussi, tes frères d'armes, dont certains sont ici pour t'accompagner à ta dernière demeure.

En attendant, tu resteras dans nos coeurs et nos souvenirs.

Que Saint-Michel te garde sous ses ailes ! Adieu !"

Le Sergent Jean-Claude Maret avait été l'une des plus belles et vaillantes figures de la CPIMA, en tant que chef de groupe de combat au sein du 2ème commando sous les ordres des lieutenants Bergès et Beaufile, et avait notamment participé au combat de Bedo.

Parmi la vingtaine d'*Eléphants Noirs* présents aux obsèques et rassemblés autour de leur drapeau, figuraient Vossier, Bonin, Maillot, Michaux, Couturier, Fétiveau, Deau, Beaufile (chef 2ème Cdo), Lebougre, Barnéoud, Voissey, Louadoudi, Kugler, Aurelle, Gluntz, Labadens, Baudray, Wavrant, Palmarini, Piaskowski.

Il avait terminé sa carrière militaire avec le grade d'Adjudant-chef au 4ème RIMA à Fréjus.

C'est son ami Jacques Michaux qui a prononcé son éloge funèbre dans les termes suivants :

«J'ai l'honneur de formuler cet hommage à Jean-Claude Maret.

Dans cet hommage, je vous parle d'un de mes frères d'armes, car avec Jean-Claude nous avons fait nos débuts de parachutistes dans les mêmes unités : formation au Centre d'instruction du 1° RPIMA à Bayonne, puis au 3° RPIMA à Carcassonne (lui à la 3° compagnie, moi à la 1° Compagnie).

Ensuite, le Tchad comme volontaire (car il fallait l'être à cette époque 1969 - 1970)

Au Tchad, arrivé quelques mois avant moi, je l'ai retrouvé au 2° Commando de la CPIMA. Il était aguerri, moi pas encore, et je garde pour ces combats et celui de Bedo en particulier le souvenir d'un magnifique soldat d'une bravoure que je ne pouvais qu'admirer !

Il reste pour moi le meilleur soldat d'entre nous.

Au retour en métropole, nous nous sommes retrouvés dans la même compagnie, la 3 du 8°RPIMA, puis



UN «ÉLÉPHANT NOIR» A L'HONNEUR

Par décret du 29 avril 2019, notre ami Jean-Luc Buseyne a été promu au grade d'officier de l'Ordre National du Mérite.

Cette décoration tardive honore très justement l'ancien sous-officier adjoint du 3ème Commando du Lieutenant Gros La Faige qui a participé à plusieurs difficiles combats de la CPIMA dans la période 1969-70.



ÉLOGE FUNÈBRE DE LUC SIMON

Par le GCA (2S) Jean-Claude THOMANN, le 27 avril 2019 à SOUAL (Tarn)



Mon cher Luc,

C'est au nom de la communauté militaire et des Armées, avec ceux qui sont présents ce matin, mais aussi tous ceux qui sont en ce jour avec nous par la pensée, que je viens te dire A Dieu et saluer en toi l'homme, le soldat et le chef tout à faits exceptionnels que tu fus. Ta personnalité te valut l'estime, mais surtout la profonde amitié de tous ceux que tu as côtoyés et qui ne peuvent t'oublier.

Né en 1937, déjà comme enfant de troupe, tu te fais remarquer par ton caractère et une certaine insolence. A 18 ans, tu t'engages dans les commandos parachutistes de Bayonne et à 19 ans tu rejoins le 3° RPC en Algérie ce qui te vaut d'être projeté à Chypre lors de la crise de Suez. Caporal à 20 ans, tu te distingues lors de l'assaut d'une mechta fortifiée où ton action est décisive et te vaut ta première citation, avec Croix de la Valeur Militaire, à l'ordre du Régiment.

Caporal-chef à 22 ans, sergent à 23, tu es alors affecté au 1° RPIMa où tu ne tardes pas à être promu sergent-chef compte tenu de la qualité de tes services. Après un séjour à Djibouti, tu rejoins la BOMAP à Toulouse et deviens un expert parachutiste. Adjudant à 31 ans, tu réussis le concours des officiers techniciens et est promu sous-lieutenant à 32 ans.

Puis, tu es affecté au 8°RPIMa, comme chef de section et, promu lieutenant à 34 ans, tu rejoins le Tchad et la 6° CPIMa pour y prendre le commandement de son 1° Commando. Séjour très opérationnel qui te vaut deux nouvelles citations dont l'une à l'ordre de l'Armée.

Après un retour au "8", tu es affecté en Nouvelle Calédonie où tu cumules brillamment les fonctions de directeur du centre d'instruction nautique, d'officier des sports et de directeur du cercle.

Capitaine à 39 ans, tu commandes à ton retour la compagnie d'instruction du 24° RIMa, puis tu pars pour 2 ans en Assistance Militaire Technique au Niger. Tu rentres en métropole pour être placé en position de retraite, mais tu souscris immédiatement un contrat d'ORSA de 4 ans et prend les fonctions de chargé du service d'infrastructure de l'EAI de Montpellier.

Promu chef de bataillon à 47 ans, tu

n'en restes pas là et accomplis une mission d'observateur au Liban où une nouvelle citation, à l'ordre de la Division, récompense ton engagement exemplaire dans des actions d'interposition faites au mépris du danger. Puis c'est le Zaïre, en AMT, et au retour une retraite plus que méritée à plus de 49 ans.

Ce splendide parcours te vaut d'être distingué comme officier de la Légion d'Honneur et officier de l'Ordre National du Mérite.

Mais tu ne peux rester dans des pantoufles de retraité et tu t'engages alors résolument dans l'assistance humanitaire. Dans le cadre de l'ONG Caritas, tu pars d'abord au Zaïre, puis ensuite à Brazzaville, au Congo, où tu oeuvres au profit des réfugiés fuyant les guerres civiles. Tu gères un camp d'accueil, et y crées une maternité et un hôpital, contribuant ainsi directement à sauver plus de 260 000 personnes, dont de nombreux enfants.

Tu feras encore un séjour caritatif en Guinée en 2001 où malheureusement tu seras gravement frappé par la fièvre typhoïde et le paludisme, ce qui mettra fin à ton engagement humanitaire.

C'est alors qu'avec ton épouse Huguette, tu sillonneras le monde et surtout l'Asie en camping-car, allant jusqu'aux confins de l'Inde et ignorant superbement menaces et dangers de telles équipées avec pour tout viatique ma seule promesse d'envoyer à ton secours des Forces Spéciales le cas échéant...

Puis viendra le jour où l'âge et la maladie te contraindront à une sédentarité qui n'a jamais été ton fort dans ta vie si pleine de mouvement.

Mon cher Luc, tout ceci fait un très beau curriculum vitae, qu'il convenait de rappeler à tes camarades et amis, mais aussi à tes enfants et petits-enfants dont beaucoup sans doute ignoraient bien des tribulations de leur grand-père.

Mais au-delà de ce parcours, permets-moi un témoignage plus personnel sur un certain Lieutenant Simon qui m'accueillit au 8° RPIMa alors que jeune officier inexpérimenté je sortais d'école et étais, comme toi, chef de section dans la 2° Compagnie du Capitaine Yves Michel, qui a tenu à être présent aujourd'hui pour cet A Dieu. Car il sait que ce fut un privilège d'avoir sous ses ordres le "jeune" Lieutenant Simon ! Privilège partagé que celui d'être avec Luc, qui m'apprit ce qu'était un chef de section, un soldat et un parachutiste. Son exemple, son rayonnement, son dynamisme, son ouverture aux autres, sa bonté derrière un affichage de rudesse, tout cela m'a marqué à jamais et bien souvent servi de référence. Je sais que je te dois beaucoup,

comme tant d'autres que tu as guidés ou côtoyés.

Car Luc, c'était un monde d'une extraordinaire densité à lui tout seul. En témoigne ce jour où, alors que nous participions au rapport d'unité, je me plaignais de ce que, pour des raisons de service courant, nous n'avions que bien peu de parachutistes sur les rangs. Luc m'assena en toute majesté que là où était le chef de section, là était la section, quel que soit l'effectif présent. Il n'y avait bien que lui pour montrer un tel volontarisme, qui deviendra un jour la marque de fabrique du Grand 8 et des Volontaires, dont il fut bien dans l'esprit un des pères fondateurs.

Mais Luc Simon, c'était aussi le calme des vieilles troupes qu'il accompagnait d'un immense courage et de beaucoup d'audace au combat, toutes choses qu'il manifesta au plus haut degré à la tête de son cher 1° Commando de la CPIMa, alors aux ordres du Capitaine Pierre Jourdain, qui aurait tant voulu être présent aujourd'hui.

Enfin comment oublier la voix de stentor et la gouaille inimitable du Lieutenant Simon apostrophant ses troupes. Bien de ses jeunes engagés se sont efforcés, avec un succès très relatif, à les reproduire pour "faire chef" comme le chef ! Chef adoré, d'une profonde humanité, qui ne ménageait ni son temps ni sa peine pour "ses petits" !

Mon cher Luc, le moment est venu de te dire A Dieu et de te confier à notre archange Michel, patron des parachutistes, qui, j'en suis sûr, te réserve une place d'honneur sous ses ailes, tant tu fus un exemple pour tous dans une vie où tu es sans cesse allé de l'avant, de jeune engagé à chef de bataillon, pour le service des armes de la France, dont tu te faisais une très haute idée.

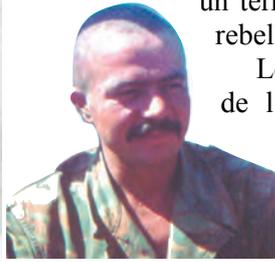
Madame, chers enfants et petits-enfants de Luc, nous partageons tous aujourd'hui votre peine. Mais vous pouvez être particulièrement fiers de Luc dont la vie fut une aventure pleine d'engagement, d'amour et d'amitié.

Repose en paix, Luc !



Parmi les "Eléphants Noirs" présents, figuraient Michel (ancien CDU 2ème Cie), Thomann, Bonin, Lafourcade, Louadoudi, Blancquart, Labadens, Boulbin, Sadowski, Deau, Marouz, Galéotti, Sandmayer, Barlerin, Hébert, Baudray, Schuschni, Llopis, Barteau, Piskowski

HONNEURS A NOS AMIS MORTS POUR LA FRANCE



de violents combats du Nord au Sud du pays, sous une chaleur écrasante et dans un terrain accidenté favorable aux rebelles.

Le 11 octobre 1970, lors de l'embuscade tendue par les rebelles aux environs de Bedo, la compagnie déplorera la perte de 12 tués et de 20 blessés sur un effectif d'environ 140 parachutistes.

De septembre 1969 à septembre 1972, face à un ennemi utilisant ses armes avec une précision redoutable et déterminé à se battre jusqu'au bout, dans un terrain dont il connaît les moindres recoins, la CPIMa aura mis hors de combat plus de 500 rebelles, fait 47 prisonniers, récupéré plus de 300 armes de guerre dont 17 armes collectives. Elle aura perdu au combat 26 tués et 56 blessés, écrivant, ainsi, une nouvelle page à la gloire des parachutistes des Troupes de Marine.

Incrediblement, pour ce bilan, la CPIMa ne sera récompensée que par un simple et discret « Témoignage de Satisfaction » et aucun de ses morts au combat ne recevra les honneurs militaires lors de leur inhumation.

Sur le monument que nous venons d'inaugurer sont inscrits les noms de deux soldats «Morts pour la France» au Tchad :

Le Caporal-chef Jean DIOT, de la compagnie parachutiste d'infanterie de marine, décédé le 12 mars 1971 à Bardaï.

Le Marsouin Gérard PIERROT, de l'escadron blindé du 6^e Régiment Interarmes d'Outre-Mer, décédé le 25 avril 1970 à Bokoro.

Ils reçoivent, enfin aujourd'hui, les honneurs qui leur étaient dus.»

Le 30 août 2019, la ville de Reims a inauguré un monument en hommage aux soldats «Morts pour la France» en Opérations Extérieures (OPEX).

Pour la CPIMa, sur ce monument figure désormais l'inscription du nom du Caporal-chef Jean Diot (photo ci-dessus), mort accidentellement en opération, le 12 mars 1971 à Bardaï (Tibesti-Tchad).

Plusieurs *Eléphants Noirs* étaient présents, notamment Yves Guédon, Dominique Recouly, Maurice Dubois, Pierre Rebondy (porte-fanion), Joseph Trépon, Daniel Razat et Claude Gluntz.

Un hommage collectif a été rendu par l'allocation de Dominique Recouly, dans les termes suivants (extraits) :

«Fin 1968, le Tchad connaît une guerre civile. Les troupes rebelles sont à la porte de la capitale Fort-Lamy, aujourd'hui N'djamena.

Le président Tombalbaye fait alors appel à l'aide militaire de la France. Le Général de Gaulle, en reconnaissance du ralliement du Tchad à la France Libre, décide d'engager le 2^e Régiment Étranger de Parachutistes, puis le 3^e Régiment d'Infanterie de Marine.

De concert avec la CPIMa, déjà positionnée à Fort-Lamy, ils mèneront



ADIEUX A NOS AMIS

Depuis la publication de notre précédent bulletin, nous avons la tristesse de vous faire part des décès de plusieurs de nos amis :

Début janvier 2019, notre ami Anicet Millet, né en 1940, nous a quittés.

Il avait effectué deux séjours à la SLA de la CPIMa en 1966-68 et en 1974-75.

Ayant aussi servi, notamment, au 3^e RPIMa, il a été incinéré à Trèbes.



Le 4 février 2019, notre ami le Parachutiste Rémy Zwickel, né en 1947, nous a quittés. Il a été inhumé au cimetière de Rouffach.

Il avait servi notamment au 4^e Commando Raffenne de la CPIMa en 1970-71.



Le 18 mars 2019, notre ami le Caporal-chef Daniel Stock, né en 1949, nous a quittés au terme d'une longue maladie.

Il avait servi dans les commandos de la CPIMa en tant qu'infirmier en 1969-71.



Le 17 juin 2019, notre ami le Parachutiste Raymond Vianès, né en 1934, nous a quittés.

Il avait servi au GCCP-AEF à Brazzaville en 1954-55.

(voir photo ci-dessous)



28 ET 29 JUIN 2019 : DE JOYEUSES RETROUVAILLES A CASTRES



Ci-dessus quelques images du repas de chauffe tenu, la veille de l'Assemblée Générale dans les salons du cercle-mess de Beaucourt, aux bons soins des personnels dévoués du 8ème RPIMa. Ci-dessous de nombreux fidèles rassemblés pour la messe du lendemain célébrée par le Père Richard Kalka, dans la chapelle des Carmélites à Castres.



28-29 JUN 2019 : DE JOYEUSES RETROUVAILLES A CASTRES



Ci-dessus le «Troupeau des Eléphants Noirs», fort d'une centaine de membres, à l'issue de leur Assemblée Générale et avant le magnifique banquet, organisé par les personnels du Cercle-Mess de Beaucourt, sous un torride soleil d'Afrique.

